

Une plante dans un pot de fleurs se trouve dans un recoin de la maison. Dans leur définition, elles sont utilisées dans un intérêt décoratif, pour leur facilité d'entretien et leur capacité d'adaptation à un milieu intérieur. C'est pourquoi elles ne doivent pas déranger donc pour cela, elles ne peuvent pas s'exprimer, avoir peur, être en colère, pleurer, stresser et donc ressentir des émotions. Après tout, ce n'est qu'une simple plante dans un pot de fleurs, qui, dans toute cette logique, être sensible, ne serait que impossible.

Au-delà de cette étroite maison, elle serait incapable de dire ce qui s'y cache. Elle n'a jamais pu y mettre un pied, comme coupée du monde extérieur. Elle ne connaît que ce qu'elle peut voir de sa vision du recoin de cette pièce. Le pot, encre, qui après toutes ces années ne pourrait se défaire du sol toute seul, se dit-elle en tout cas, comme une emprise que le jardinier a sur elle. Pourtant, dans son environnement, il n'y avait ni équilibre, ni sécurité et ni réconfort, comme un foyer dit « normal ».

Et puis, pourquoi vouloir bouger quand on ne sait même pas qu'il existe autre chose. Persuadée que le monde n'est formé que de cela.

Une certaine sécurité. Parce qu'elle n'a jamais rien connu, rien eu, rien ressenti. Jamais elle ne pourra savoir ce que c'est d'avoir peur de perdre.

Autant avoir peur d'avoir que de perdre.

La plante est sûre que si l'on a peur d'avoir, on restera seulement avec l'ignorance de savoir, de vivre. Mais pour elle, c'est la norme.

il n'y aura pas ce stress de tout perdre, de se retrouver comme un funambule.

Ce pot de fleurs, les mots, elle les connaît. Très bien. Pourtant, elle n'a jamais pu en placer un.

L'ironie du sort.

Elle n'a jamais pu comprendre comment leurs paroles restent, gravées, au fer rouge.

Dans l'obscur clarté qui ornait le ciel, chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle entendait encore l'écho de leurs mots, qui résonnaient, la laissant dans un chaos indescriptible.

répéter à une fleur qu'elle ne doit pas se plaindre car dehors il y a pire, ou ne jamais se soucier de comment elle va et elle croira toute sa vie qu'elle n'a pas le droit d'aller mal, mais de tout le temps aller bien.

répéter que personne ne veut rester avec elle, qu'elle est un poids et elle se coupera elle-même des autres en se tenant à l'écart, en les protégeant de ce qu'elle pense représenter.

Qui représenter si on n'a jamais pu découvrir ce qu'on était vraiment ? Tout se fait à partir d'illusions de soi-même.

Elle n'a pas d'eau. Être absent aussi ça marque. Le vide, sa terre est sèche. Comment faire pour grandir ?

Ce n'est pas important, se répétait-elle.

Elle se disait que c'était leur façon de laborieusement l'inculquer de ce qu'est la vie.

Une plante dans un pot de fleur comme cela, voilà ce que j'étais.

L'amour pour moi, n'était pas douceur mais contrainte. Quand je cherchais mon père pour un câlin, du réconfort, de la sécurité. Il refusait, prétextant ne pas être tactile. Pourtant quand lui il le voulait, il m'imposait ses bras.

Il refusait mes besoins pour me soumettre à ses envies.

Ce n'est peut-être rien dit comme ça, mais quand j'étais contre lui, c'était brutal, trop fort. J'en suis restée choquée inconsciemment. Impossible de se rendre compte que ça fait mal, il n'y a jamais eu d'attouchement ni de viol apparent. Pourtant ses bisous qu'il me couvrait, sur les joues, dans le cou, même quand je lui disais non, et que je ne pouvais pas refuser ; parce que c'était mon père, étaient bien réels.

Je croyais que c'était ça l'amour, que avec le temps, je m'y serais habituée.

Plus tard, un autre geste m'a brisée. Pas par violence, mais parce qu'il ressemblait trop à quelque chose de bien trop enfui en moi.

C'était sans douceur, sans réciprocité, assez similaire.

Ainsi, d'un coup, tout est remonté. Comme si mon corps disait stop. Comme si en plus, je voyais tout le reste de mon enfance. Comme si ce mode de vie et cet environnement m'étouffaient et me rongeaient de l'intérieur.

Comme un phénix. On dit qu'il renaît de ses cendres. Qu'il meurt avant de revenir à la vie. Jamais de la même façon. Immortel. Et si je faisais pareil ? Et si je tuais ce que j'étais. Non, ce que je pensais être. Toute ma vie dirigée par les autres, sous la vision du monde de mes parents, sous la violence et le silence. Cette petite fille qui avait tant besoin d'un amour sain et d'un peu d'attention. En réalité j'ai toujours été seule, sans personne à part ma douleur. Mais qui suis-je au fond ? Toujours incomprise dans ce que je ressens, comme si au final je ne le ressentais pas vraiment. J'ai alors toujours du mal à me croire moi-même.

Ma tête n'est plus qu'un espace rempli de nœuds incohérents.

Quand je passe devant un miroir, je me demande qui est réellement cette personne.

Je ne vois qu'une marionnette. Tirée par mon père, ma mère, mon école et bien d'autres.

Mais personne ne se soucie de ce que je veux devenir moi, dans l'obligation de suivre les voies qu'ils ont prévues pour moi. Mais pourquoi personne ne m'entend ou même ne veut m'écouter quand je veux parler de tout ça ?

Et surtout pourquoi je deviens ce que les autres disent que je suis ?

Je n'en peux plus.

9 juin 2025, une semaine avant le départ, une information de dernière nouvelle. Une sortie pour initier les jeunes dans une ferme bio, pour faire des potagers et créer des composts. Une association nature, écolo et de permaculture. Ça sonne « engagé », ils ont cru que je me responsabilisais, cela n'a pas été suspect.

Je veux partir.

10 juin 2025, la machine émet un bref « brrzt- clic - ffft » avant d'extirper la fausse feuille d'inscription et d'accord parentale, pris comme modèle sur Internet.

Je vais craquer.

14 juin 2025, un week-end avant le départ. Je prépare un pantalon de rechange et 2/3 tee-shirts. Je mets en avance des gourdes que je pourrai re-remplir, des conserves de thon et de raviolis et des cuillères spork en métal. J'avais économisé et acheté en cachette le mois dernier une lampe frontale, une tente, un couteau suisse, des briquets, de la ficelle, une trousse de premiers secours. J'ai failli oublier de rajouter du déodorant solide, des paquets de mouchoirs, des protections périodiques (au cas où, je suis une fille après tout), un savon solide multi-usage, un mini dentifrice et une toute petite brosse à dents.

Je suffoque.

16 juin 2025, 5h du matin. Je me lève, mets mon sac et prend bien soin de laisser mon téléphone dans la commode. J'embrasse mon chien, je vérifie que mes parents dorment encore via l'entrouverture de la porte en bois. J'ai programmé un message disant que je suis partie mais que tout va bien, qu'ils ne s'inquiètent pas. Pendant 2/3 jours je vais être tranquille. Avant qu'ils ne s'en rendent compte, je serai bien assez loin. Je ferme la porte derrière moi et c'est comme cela que du jour au lendemain je suis partie. Personne ne va se demander pourquoi, juste comment j'ai pu faire ça à mes parents. Ils appelleront ça une fugue. Pour moi, je fuis un environnement qui n'est pas sain pour mieux me comprendre, me découvrir et voir plus clair dans ce qui est maintenant un brouillard. Je longe les routes et chemins menant vers le nord. Je découvre tout les ressentis de la liberté. Enfin. Je me sens renaître. Le son des cigales, l'odeur des bûches en hêtres des artisans du coin. Pourtant, je suis perdue. Je n'ai aucun repère. Mais j'avance, le pouce levé devant les voitures passantes. Malgré l'intensité des rayons du soleil qui me tapent sur le visage, le vent, léger mais frais suffit à

ne pas rendre l'atmosphère insupportable. En début de soirée, quand on ne voyait plus qu'un quart du soleil, rouge et rose éparpillés dans le ciel, je montai dans une fourgonnette qui me parut de confiance, avec ses inscriptions « peace and love » et « vie de bohème » dessinées en peinture pastel sur les côtés, et à l'intérieur sa musique rock des années 1900 qui tournait dans un vieux lecteur CD. Le père conduisait avec ses dreadlocks et écarteurs d'oreilles qu'il pensait encore à la mode en 2025. La femme qui fumait (certainement du cannabis), était couverte de dizaines de tatouages et piercings sur toute la surface de son corps. Leur enfant, largement plus âgé que moi, avait l'air sympa avec ses vêtements oversize comme sa chemise en lin, son jean flare délavé et sa veste en daim à franges. Toute la famille portait des sandales en cuir naturel. Je suis donc bien face à une famille de hippies. Leur fourgonnette contenait une mini cuisine où cette femme se rendit et me proposa une bière, comme les autres. Je ne fais vraiment pas mon âge. Ils me racontent leur histoire, qu'ils sont pour la non-violence. À mon tour j'explique la mienne, j'ai peur qu'ils ne me comprennent pas, qu'ils me fassent la morale. À l'inverse, ils m'écoutent et m'entendent. Comme ils disent, c'est un appel au secours, ma fugue. On rigole, l'effet de l'alcool me fait lâcher prise. Tout s'embrouille dans ma tête. J'ai le vertige, mais c'est cool. Je revois mon père. Je revois le regard des autres qui me jugent et que j'ai toujours voulu éviter. Je me revois pleurer dans les toilettes du collège. Je me revois me faire frapper dans une relation que je pensais être de l'amitié. Je revois toutes les fois où j'ai idéalisé mon enfance, en pensant que c'était normal. Tout se mélange. Je ne tiens plus sur mes pieds. Mais la musique est vraiment bonne et les vidéos d'enfants qui se gamellent qu'ils me montrent sont hilarantes. J'en rigole, me tenant au mobilier. Mais j'ai un rire facile, c'est dingue ! Je rigole même à plein poumon sans retenue. Je me rends compte que c'est la première fois que j'ai un fou rire de ma vie. Je suis triste ou heureuse, je n'arrive plus à comprendre. Je me revois à me sentir inférieur, à baisser la tête, à me sentir comme de la merde. Alors que là, je me sens planer, mais bien avec mon corps, comme si j'étais légère. La soirée continue en karaoké, on danse, on crie sur du Lara Fabian. Mais là j'ai envie de vomir. Je me réveille le lendemain, encore avec mes vêtements de la veille, avec une sacrée gueule de bois. Ils ont accepté de m'héberger, tout le temps que je voulais, en sachant que à tout moment les gendarmes me retrouveront.

Une semaine passée avec eux, on est allée se ressourcer dans des points d'eau. On m'a appris à écouter les feuilles des arbres autour qui se frottent et se secouent avec la brise. Les truites qui de temps à autre remontent pour sauter.

Aujourd'hui on y va mais il y a du monde. Beaucoup trop. Eux sont confiants qu'aucune de ces personnes n'a vu les affiches qui tournent sur ma fugue, moi non. La journée passe, je me sens

Une plante dans un pot de fleurs, Alex Sandra

Concours de nouvelles de la médiathèque de L'Etincelle

observée, mais je préfère ne pas y prêter attention. Je reste sensible à tous les ressentis autour de moi, je profite de ce qui est peut-être ma dernière journée. J'ai découvert beaucoup de chose sur moi. Ils m'ont conseillé de mieux comprendre mon passé pour pouvoir comprendre mon présent. Je pense demander à aller dans un CMPP. Je pensais en partant de chez moi que tout serait clair, au final c'est faux. Mais ça, je pense ça prend du temps et je suis confiante. Avant de rentrer le soir dans la fourgonnette, j'entends le vrombissement des véhicules de gendarmes au loin qui arrivent. Je comprends alors que c'est la fin de mon voyage, mais le début de mon voyage intérieur.